

PLUME DE NATURALISTES



Moments nature



© Michel Barraud

Une rubrique du recueil annuel **numéro 9**
déc. 2025

Cette rubrique de la revue Plume de naturalistes tente d'établir un équilibre entre la part de l'étude au protocole raisonné, et celle des sens de l'observateur, dans la narration du spectacle de la nature.
(voir "La quête de Nature", Plume de naturalistes 5, p. 195)

...

D'autres m'ont reproché mon langage, qui n'a pas la solennité, disons-mieux, la sécheresse académique. Ils craignent qu'une page qui se lit sans fatigue ne soit pas toujours l'expression de la vérité. Si je les en croyais, on est profond qu'à la condition d'être obscur.

Venez ici, tous tant que vous êtes, vous les porte-aiguillon et vous les cuirassés d'élytres, prenez ma défense et témoignez en ma faveur. Dites en quelle intimité je vis avec vous, avec quelle patience je vous observe, avec quel scrupule j'enregistre vos actes. Votre témoignage est unanime : oui, mes pages non hérissées de formules creuses, de savantes élucubrations, sont l'exact narré des faits observés, rien de plus, rien de moins ; et qui voudra vous interroger à son tour obtiendra mêmes réponses.

Jean-Henri Fabre. 1921.

Souvenirs entomologiques. Etudes sur l'instinct et les mœurs des insectes.

Tome 2, page 3. Librairie Delagrave, Paris.



J.-H. Fabre à sa table de travail.

SOMMAIRE

A propos de l'affirmation : tout est nature

par Robert HAINARD p. 335

Lynx !

par Didier GRAFEUILLE p. 343

L'ombre des cigognes

par Gilles KERLORC'H p. 349

« Pour la Saint-Donatien, savoure les petits riens »

par Jacques PERINO p. 355

Vipère au perron

par Michel BARATAUD p. 359

Une mystérieuse curiosité de la Nature

par Jean-François DESMET p. 365



Graphisme : © Philippe GRIMONPREZ

Rencontre helvético-lozérienne

par Matthieu BERNARD p. 367

Rêve de Grand-duc

par Pierre BARATAUD p. 371

Rencontres hivernales avec l'Aigle botté

par Michel JAY p. 373



© Fondation Hainard ; Bernex CH

Le Rhône fume aux Creux des Roches. Robert Hainard. Gravure sur bois extraite de "Nuits d'hiver au bord du Rhône" ; n° 214-12. 1953.
Reproduite avec l'aimable autorisation de la Fondation Hainard. © Fondation Hainard, Bernex CH

A propos de l'affirmation : tout est nature

extrait de « *Et la nature ?* » ; pages 181 à 186

Robert HAINARD ; 1943

Robert Hainard (1906 - 1999), est un naturaliste, peintre, sculpteur, graveur sur bois, écrivain et philosophe qui a marqué le XX^e siècle. Son oeuvre est immense et sa pensée toujours vibrante de justesse quelle que soit l'époque.

La revue Plume de naturalistes, avec la complicité amicale de la Fondation Hainard (<https://www.hainard.ch/>), a créé cette rubrique "Moments nature" sous le parrainage prestigieux de Robert Hainard (voir **Moments nature 2021**).

On me dit : « c'est donc entendu vous cherchez dans la nature l'irrationnel, mais il subsiste toujours assez d'irrationnel, il suffit que les choses nous arrivent par les sens. Ainsi tout est bien nature ».

C'est juste, et je comprends fort bien qu'on peigne une maison, ou une pipe, une boîte d'allumettes et un paquet de tabac. Je conçois même qu'on en fasse une peinture meilleure que la mienne, qui s'attaque à des sujets si complètement irrationnels qu'elle a bien de la peine à les saisir. Si j'aime tant les animaux, c'est peut-être en partie parce qu'ils présentent quelque chose de plus organisé que le paysage et par là de plus accessible à l'esprit. Ils seraient un peu les intercesseurs entre le paysage et mon esprit. Il y aurait ainsi une sorte de chaîne entre la raison et le vaste monde par mes outils, mon travail, les animaux, les plantes, les arbres.



© Fondation Hainard ; Bernex CH

Grand bouc de chamois, le soir. Robert Hainard.
Gravure sur bois 36 x 28 cm ; n°266 ; croquis en 1948 ; gravure en 1966. © Fondation Hainard, Bernex CH

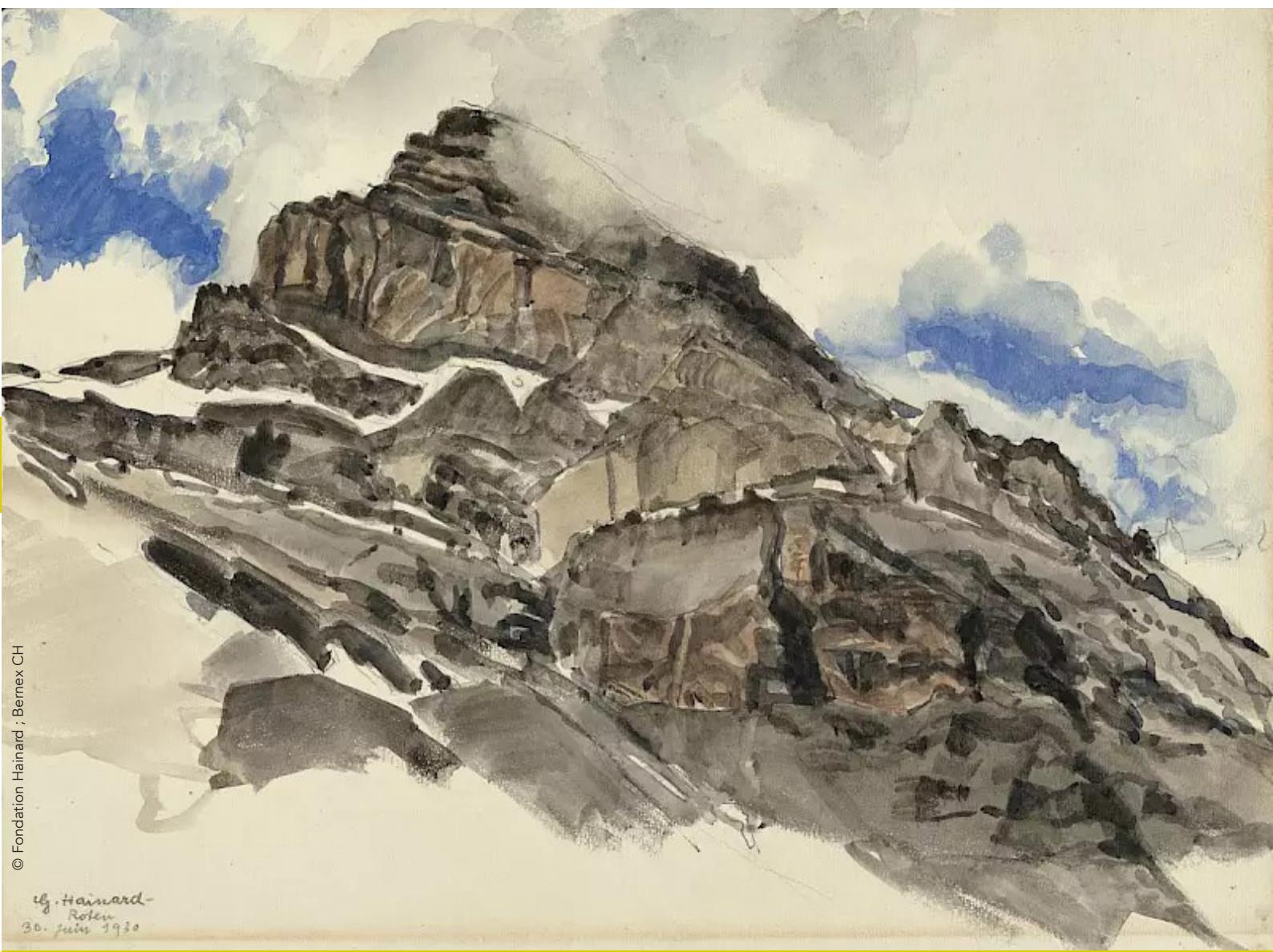
Si ceux qui goûtent la nature en se promenant un beau dimanche dans la banlieue n'ont pas tort, leur sentiment de la nature n'est cependant pas très exigeant, je dirai plutôt pas très cultivé. Car la nature est un ensemble. Elle a quelque chose de concertant, de symphonique. Les parties y répondent au tout, le tout aux parties.

Je m'explique peut-être mal, mais enfin, personne ne prétendra de bonne foi que voir des chamois au flanc d'une montagne, en fin d'après-midi lorsque le soleil fait briller à contre-jour le poil des échines

comme les touffes d'herbes d'un vert bruni par l'été, laissant où il n'atteint pas des trous d'ombre que l'air léger ne remplit pas, lorsque le vent passe les crêtes avec des frôlements soyeux, ce n'est pas autre chose que voir un chamois dans un enclos, un lion en cage ou des poules dans une cour.

Personne ne prétendra quand même que voir la muraille de rochers des Diablerets (et même de tout petits rochers) n'est pas autre chose que de voir un pan d'ombre sur un mur ou un lambeau de ciel par-dessus des toits. Oui, autre chose que le menuisier du village, que j'aime tant et dont je

mets la dignité très haut, dans son atelier où tout est recouvert de la poussière du bois comme la prune de son fard, jusqu'à ses habits et ses mains. La paysanne dans son jardin avec ses légumes, ses haies de groseillers, ses fleurs familières, le mur de la maison qui étend son ombre, le chat qui se chauffe au soleil devant le mur de la cuisine toute pleine d'une ombre brune et d'odeurs tellement connues, c'est aussi un bel ensemble. Le paysan dans ses champs, le pâtre hirsute et à moitié muet dans ses habits délavés par la pluie, dans son chalet accoté au rocher, plein de boue, de bouse et de suie, de l'odeur du



Tête Ronde, Diablerets. Anzeindaz, canton de Vaud, Suisse. Aquarelle de Germaine Hainard-Roten ; 30 juin 1930.
© Fondation Hainard, Bernex CH

petit lait et de celle de la moisissure de huit mois passés sous la neige, et ses ustensiles de bois lavés à grande eau et tout imprégnés de la graisse du lait ; et même le mécano, son cambouis, son ingéniosité brouillonne, l'amas de ferrailles hétéroclites qui sont ses outils et fournitures. Et même, mon Dieu oui ! l'employé dans son bureau qui sent le linoléum : ce sont des ensembles presque organiques, vénérables ou au moins de filiation vénérable, qu'une longue adaptation a enrichis et emplis d'harmonie. Cette harmonie n'est pourtant pas aussi riche, aussi rigoureuse, aussi nécessaire que celle de la nature. Elle n'est pas aussi étrangère à notre raison et par là digne d'admiration, pas aussi nourrissante... Je n'avais pas l'intention de dire ce mot, mais il vient si naturellement que je le dis, malgré toutes les interprétations étroites auxquelles il peut donner lieu : on n'y sent pas aussi bien la main, le souffle des dieux ou de Dieu.

En pensant ceci, je suis à l'affût du grand coq (le grand Tetras). Le ciel pâlissant efface les étoiles entre les pointes des sapins, l'aube grise tire de la confusion les branches barbues et blanchit la neige. Le concert des grives et des merles à plastron s'éveille. La chevêchette, la mystérieuse petite chouette des grandes forêts de sapins, fait tinter à coups pressés son appel argentin (il y en a deux et leurs appels alternés parfois s'unissent en fausset). De plusieurs côtés, je perçois le chant étrange, claquements membraneux, bruits de bulles, chuintements aigres des coqs. Dans un instant, je l'espère, l'un d'eux descendra devant moi avec un grand bruit d'ailes, pour parader sur la neige, à la fois compassé et frénétique. Je serai à deux mètres de son œil farouche au large sourcil écarlate, de son puissant bec brochu, de sa barbe hérisnée. Tout cela, n'est-ce pas incomparable ? Cela ne mérite-t-il pas un nom particulier ?



Grand coq, poule et ciel d'aube. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 38 cm ; n°652 ; observation en 1965 ; gravure en 1979. © Fondation Hainard, Bernex CH

Je pense à mes premières amours, à des canards sur un banc de vase ou de gravier. Ils rengorgent au soleil une poitrine ronde et satinée. A petits pincements pressés du bec plat, l'œil mi-clos, ils ar- rangent un merveilleux plumage tissé de fines chinures grises, tranché avec une barbare somptuosité de noirs et de blancs purs, de marrons, de bleus, de verts métalliques. Le soleil printanier inonde de lumière toute neuve l'eau joyeuse qui brille et bruisse sur la grève à petites va- guelettes. Le bleu doux de l'air de mars envahit le lac, le ciel et les montagnes. De petits échassiers au ventre argenté, parfaite- ment fuselés, courent à pas rapides et sondent la vase du bec. Un courli, le bec arqué et l'aile en faux, fait sonner sa flûte éclatante. Des vanneaux, à grands coups de larges ailes noires et blanches dont les plumes crépitent, plongent vers le sol avec un miaulement et remontent avec de petits cris joyeux. Je me sens à plat ventre dans la vase entre les roseaux secs qui craquent, respirant l'odeur doucereuse du lac, l'odeur acre du limon, imbibé d'humidité et de soleil et à moitié transi.

Je pense au cabinet de travail de mon ami Olivier Meylan, au haut de sa maison pay- sanne. Je vois ses murs couverts de livres, de rayons, de tiroirs où s'entassent les sé- ries de peaux d'oiseaux et d'œufs, les col- lections d'insectes et de plantes. Je vois la table où nous étalons livres, cartes et do- cuments. Je vois aux murs encore toutes sortes d'objets de campement, d'effets d'équipement militaires plus ou moins démodés. C'est là que nous examinons à grand renfort de livres en diverses lan- gues, les points obscurs de nos études, là qu'arrive la correspondance des meilleurs ornithologistes du monde ; là que pen- chés sur des cartes, des récits d'explora- teurs ornithologistes, nous avons préparé de mémorables expéditions. Lorsque les travaux des champs laissent quelque ré- pit, j'arrive le matin. On nous appelle pour les repas, après lesquels nous remontons à notre travail. Vers les 11 heures du soir, nous redescendons à travers la maison endormie pour boire une tasse de thé dans la cuisine tiède. Et puis, vers les minuit, sur le pas de la porte, le vélo en main, nous discutons encore un moment sous le



Canard morillon. Robert Hainard. Gravure sur bois 14 x 19 cm ; n°3 ; observation et gravure en 1928. © Fondation Hainard, Bérnex CH

ciel étoilé ou pluvieux. C'est de tradition. Après quoi chacun s'en va retrouver sa famille endormie.

C'est là, et pendant nos courses que ma connaissance de la nature s'est élargie, ce qui n'a pas été sans amplifier le sentiment que j'en ai. J'ai appris que la nature est un tout. Qu'il ne suffit pas de planter des pins pour avoir une forêt de pins mais qu'on reconnaît la forêt de pins naturelle au fait qu'il s'y trouve les plantes qui accompagnent le pin, l'association végétale de la forêt de pins, qui s'est formée avec elle. J'ai appris ce que c'est qu'un « biotope », le lieu où se trouvent réunies les conditions nécessaires à la vie de telle espèce. J'ai appris que la protection des oiseaux consistait bien moins à interdire leur dénichage qu'à conserver les lieux indispensables à leur existence. C'est là que j'ai appris que l'oiseau intéressant n'est pas l'oiseau rare égaré loin de son milieu

habituel, mais l'oiseau qui est étroitement associé au paysage.

Par la fenêtre, je vois le soleil couchant poudroyer d'or le Jura bleu. Ses pentes boisées, ses longues ondulations successives m'ont donné une idée des vastes domaines de nature, des gens, forestiers, bûcherons qui vivent à leur contact, connaissent leur économie encore si peu modifiée.

Parfois nous allons le soir au coin d'un bois de chênes écouter la croûle de la bécasse dans un lumineux crépuscule de printemps. Ou bien nous partons au milieu de la nuit pour nous trouver, au jour, au bord de quelque combe du Jura glacée par l'aube ou dans quelque forêt enneigée à l'écoute du grand coq. J'ai appris à connaître le nid du grand pic noir, creusé dans un tronc de fayard, et les oiseaux, pigeons colombins, chouettes de Tengmalm qui nichent autour de lui dans les cavités qu'il s'est laissé voler.



Le bleu de mars. Des Teppes d'Aire-la-Ville sur le Jura. Robert Hainard. Aquarelle ; 1934.
© Fondation Hainard, Bernex CH

De là, nous sommes partis, la tête de mon ami pleine de renseignements précis, la mienne surtout de glorieuses visions de paysages sauvages et d'animaux impressionnantes, pour des voyages aussi fructueux qu'économiques. L'œil ouvert et l'oreille au guet, nous avons gravi des montagnes et des cols, parcouru des forêts, des marais et des tourbières, longé des rivières, traversé des torrents et des glaciers. Nous avons essuyé les pluies et les orages, sué au grand soleil, effrayé les populations par nos allures de vagabonds, inquiété la gendarmerie. Nous avons traversé les mélancoliques Cévennes, pluvieuses, venteuses, le plateau pierreux et désolé du Causse Méjean. Nous sommes descendus dans les gorges sciées dans le calcaire par les rivières limpides pour y chercher les vautours qu'on y voyait, il y a bien peu de temps, en grandes bandes.



Vautour fauve au vol, tournant la tête.

Robert Hainard. Gravure sur bois 15 x 11 cm ; n°334 ; observation et gravure en 1960.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Nous en avons aperçu deux, un matin, jouant dans le vent qui faisait onduler comme un drapeau leurs vastes ailes. Nous sommes montés par les talus garnis de buis jusqu'aux tourelles, aux clochetons de rocher qui bordent le plateau. Nous avons vu les trous de rochers où les vautours s'abritent. Personne, hélas, n'a revu les vautours des Causses après nous. D'autres fois, de petits bateaux de pêche bondissant sur la houle du mistral nous ont amenés vers de radieux îlots de la Méditerranée. Nous avons gravi au milieu de tourbillons de goélands, les rochers de calcaire pâle ou de roche rouge et déchiquetée au pied desquels se brisait en écume blanche les flots d'outremer et de vert bouteille. Nous avons surpris par de tièdes nuits sans lune, pendant qu'autour de nous le maquis répandait ses odeurs de résine et d'aromates, le concert des harpies (plus scientifiquement puffins yelkouans). Elles entrecroisaient au-dessus de la mer leurs plaintes s'élevant graduellement jusqu'à un rire frénétique. Nous avons surpris dans son trou l'oiseau qui a frappé l'imagination des anciens, l'oiseau que nous avions vu, sur deux ailes étroites et tendues, décrire de larges courbes contre le vent en rasant les vagues. Il avait un bel œil doux, une tendre et palpitante gorge blanche.

Il y eut la Corse, des montagnes qui paraissaient, sous la neige de printemps, avoir 3000 m. et en avaient 2000, une forêt immense, inexploitée, de grands pins au tronc puissamment cylindrique, roux, aux frondaisons rases et jaunâtres et au-dessus d'eux, une zone de hêtres rasés par le vent, rongés de moisissures rouges. Il y eut la côte est, graveleuse et un peu désolée, ses maquis ravagés par le feu, ses lagunes. Il y eut, vers l'extrême sud, des cabotages qu'on peut bien qualifier d'homériques, à cela près que nos tribula-

tions venaient d'un incroyable moteur qui ne marchait qu'à force d'attentions, de caresses et de flatteries et nous laissait, malgré toute la science d'un vieux pêcheur, désemparés sur la mer violente. Il y eut des îlots granitiques où les cormorans huppés et les puffins cendrés nichaient sous le maquis couché et entrelacé par le vent et l'îlot de Colombaria, quelques boules de granit, d'où jaillit à notre approche un essaim de petits pigeons de roches bleus. Il y eut au retour une traversée mouvementée, par un des plus gros vents de l'année, des vagues énormes et glauques sous la clarté lunaire filtrant à travers les nuages bas.

Mais où me suis-je engagé ? Je devrais parler de la Camargue, des vastes étangs salés, des plaines de glaise fendillée et de salicornes, des files de centaines de flamants roses alignés au loin dans l'eau sans profondeur ou déployant en grand vol des ailes de pourpre. Je devrais parler des ma-

tins d'automne, avant jour, dans l'odeur du sel et du roseau pourri, du vol sifflant de canards invisibles et des sangliers traversant les étangs au petit jour. Je devrais parler des vols de milliers de canards s'en-volant avec un bruit de tonnerre au passage d'un rapace.

Je devrais parler des nuits tièdes de printemps traversées par les cris rauques, tombant du ciel, des bihoreaux (les hérons de nuit) par le caquètement d'oies des flamants dans l'étang voisin. Je devrais parler du soleil au haut du ciel immense, du paysage de mirages bleus, de tous les oiseaux étranges, des bruyantes colonies de bihoreaux et de garzettes dans les bois au bord du Rhône. Les aigrettes garzettes sont de petits hérons blancs, si élégants qu'on les croit presque grands. Ils traversent le dôme de feuillage pour venir se poser sur leur nid et les flèches du soleil illuminent la mousseline des fines plumes bouffantes de leur dos.



La héronnière. Robert Hainard. Gravure sur bois 28 x 36 cm ; n°363 ; observation en 1960 ; gravure en 1961. © Fondation Hainard, Bernex CH

Je devrais parler de la Bulgarie, de l'attente de l'ours dans la forêt enneigée et de celui qui dévorait un sanglier à vingt mètres de moi dans la nuit, que je n'aperçus qu'un instant à la faveur d'un rayon de lune. Je devrais parler du lac marécageux peuplé de pélicans, de cygnes, d'oies, de toutes sortes de canards et de hérons, d'aigles de mer majestueux. Quand j'en aurais rempli cent pages, je n'aurais encore rien dit.

Je devrais parler de tant de désirs et de rêves (que la réalité soufflerait comme une petite fumée s'ils prenaient corps). Je devrais parler de tant de regrets, qui auraient une grande importance dans cet examen de mes raisons d'aimer par dessus tout la nature. Car si j'en avais eu tout mon saoûl, j'en aurais peut-être joui sans me poser beaucoup de questions sur son sort, comme ces pionniers qui parcouraient les prairies et les forêts d'Amérique, attirés par une vie large et libre qu'ils contribuaient avec insouciance à détruire.

Je devrais, en parlant de la nature, parler de tous les amis qui l'aiment comme moi. Ceux-là ne me diront pas : tout est nature.



© Fondation Hainard ; Bernex CH

Deux ours.

Robert Hainard. Croquis de terrain ; 1954.
© Fondation Hainard, Bernex CH

Retrouver Robert Hainard et son œuvre dans le Hors-série n° 1

de Plume de naturalistes :

https://www.plume-de-naturalistes.fr/wp-content/uploads/2025/03/Plume-de-naturalistes-Hors-serie-n1_2025_Robert-Hainard.pdf

ROBERT HAINARD

ET LA NATURE ?

RÉFLEXIONS D'UN PEINTRE

ILLUSTRÉ DE 12 PLANCHES HORS-TEXTE DE L'AUTEUR



GENÈVE
ÉDITIONS GÉRARD DE BUREN
1943

Remerciements

Ce texte est extrait du livre (disponible en fac simile à la Fondation Hainard) : Robert Hainard. 1943. *Et la nature ?*. Editions Gérard de Buren. Genève (Suisse). 226 p.
Merci à la Fondation Hainard (<https://www.hainard.ch/>) et à Marie Pflug Hainard pour leur aimable autorisation pour l'utilisation des images et du texte.

Lynx !

Par **Didier GRAFEUILLE** (dgrafeuille@hotmail.com)

Mardi 29 octobre 2024.

Ce matin il est trop tard pour monter sur les crêtes du Jura car si j'y vais c'est pour faire des photos en profitant d'une belle lumière. Je décide toutefois d'y aller l'après-midi, je pourrai bénéficier de la lumière du soir et puis le rut des chamois a sans doute commencé. J'ai aussi envie de tester l'autofocus de mon nouvel appareil photo.

Lorsque j'arrive sur place il y a déjà deux photographes, un au sommet et un autre qui y monte, ce qui me pousse à modifier mes plans et je pars en direction d'un groupe de chamois proches mais dans une zone a priori moins favorable. Ce que j'aime bien c'est me déplacer peu ou m'assoir et attendre que les chamois s'habituent à moi et s'approchent d'eux-mêmes. De temps en temps j'entends quelques cliquetis signe que le rut a commencé.



Mais ce n'est pas encore la grande effervescence. Sans conviction, je fais quelques photos d'individus qui broutent, la lumière n'est pas bonne, beaucoup trop dure, mais cela me permet de me familiariser avec les réglages du boitier. Une ou deux heures plus tard le soleil disparaît déjà derrière la crête. Il commence à faire froid, je décide de faire une pause et de prendre un café.

Maintenant dans l'ombre, l'espoir d'une belle photo semble s'éloigner ; je suis de moins en moins motivé, je décide de redescendre. Je range mon matériel et c'est parti. Lorsque j'arrive près du chemin que je dois emprunter pour retourner à ma voiture, un couple de randonneurs est en train de discuter avec un monsieur plus âgé. Ils observent les chamois et j'entends qu'ils parlent du loup. Un cycliste passe

avec un petit chien blanc dans un sac à dos, il a droit à quelques railleries. J'arrive à côté d'eux, ils m'apostrophent :

- C'est vous qu'on a vu là-haut ?
- Oui, je faisais des photos.
- Vous étiez loin des chamois ?
- 15 m environ, ils ne sont pas craintifs ici.

Le vieux monsieur s'engage avec moi sur le chemin, il porte un bonnet de grosse laine kaki et une veste de la même couleur, un naturaliste peut-être :

- Je leur ai dit qu'il y avait des loups mais qu'il ne fallait pas le dire !
- Moi, c'est le lynx, que j'aimerais bien voir.
- A quelques kilomètres d'ici, pendant un mois, je suis allé m'assoir derrière un chalet tous les matins et je l'ai vu finalement.



Nous poursuivons notre discussion en marchant puis je prends congé de mon interlocuteur. Je continue sur une petite route goudronnée et je presse le pas. En rentrant tôt je pourrai sortir de bonne heure demain matin. Je retrouve le cycliste en train de charger son VTT sur un porte-vélo, le chien a quitté le sac à dos. Je pense au lynx en marchant, en rêvant.

Puis à 100 m du parking, mes yeux se posent par hasard, sur deux formes grises qui traversent la route.

Zut ! Je n'ai pas mes jumelles. Je prends le second pour un chat forestier. Je me fige, pour ne pas les effrayer, derrière moi une voiture ralentit. En regardant mieux je vois que le premier est plus gros, sans être très grand, ce sont des lynx !

Ils disparaissent dans un pré-bois un peu dense, la voiture me dépasse lentement, c'est le cycliste.

Même si je répugne habituellement à faire cela, je rentre lentement dans le bois à la suite des lynx, sur ma gauche le boisement laisse rapidement la place à une prairie qui au fond est bordée d'un mur en pierres sèches, typique du Jura. Derrière le mur se trouve une immense forêt continue. Je monte une pente assez raide et j'arrive à une sorte de replat, les deux lynx sont là, assis face à moi, ils me regardent sereinement. Je ressens leurs regards posés sur moi, attentifs, curieux peut-être.

Le télescope est à portée de main mais dans le sac à dos et bien emballé. J'hésite, j'ai lu que parfois le lynx peut être particulièrement confiant, donc je décide de sortir mon appareil photo. Même si j'essaye d'être discret ça fait pas mal de remue-ménage. Le petit est tout excité de me voir ainsi m'activer près de lui, par contre l'adulte disparaît lentement et en silence derrière une butte. J'abandonne.



donne mon sac à dos et je commence à faire des photos en me calant au mieux sur une souche, puis je me déplace sur la droite pour changer un peu de point de vue, le jeune s'agit alors comme un chat qui a repéré une souris. Progressivement, je m'éloigne tout en montant un peu pour voir derrière la butte. Mes mouvements semblent exciter le jeune, il remue sur place en me regardant puis se tapit comme s'il anticipait une attaque. Je continue de faire des photos.

En montant encore un peu et en m'éloignant sur la droite je retrouve l'adulte, le jeune le rejoint. Ils ne semblent pas gênés par ma présence, d'ailleurs ils me tournent souvent le dos. Pour les photos ce n'est pas l'idéal ! J'entends, pas loin, les promeneurs qui s'activent autour de leur voiture sur le parking.

Cela fait maintenant environ 15 minutes que je les suis, ils se déplacent lentement et sont souvent assis, le jeune est toujours à la traîne. Je prends même la liberté d'aller récupérer mon sac à dos. En revenant j'essaye de me placer un peu plus loin et sur leur droite pour les observer et les photographier de profil. Progressivement, les lynx et moi, nous nous sommes rapprochés de la prairie. Depuis un moment, je me rends compte que l'adulte regarde de plus en plus souvent en direction de ce vaste espace. S'il s'y trouvait une proie je devrais la voir, et pourtant je ne distingue rien. Le lynx se fige parfois, le cou tendu vers l'avant et le regard concentré vers un point situé dans la prairie. Je ne comprends pas, je suis presque au bord de la prairie et particulièrement visible. Un autre animal me verrait inévitablement.





© Didier GRAFEUILLE



© Didier GRAFEUILLE

En regardant encore une fois, je comprends enfin, une tête dépasse du mur, c'est le cycliste ! Il est venu se dissimuler ici en espérant voir le lynx.

Celui-ci commence à descendre en direction de la prairie. Va-t-il la traverser ? Il disparaît derrière un gros épicéa. Je décide de me déplacer pour tenter de le photographier de face. Je me trouve alors complètement à découvert dans l'herbe attendant le lynx qui commence déjà à s'approcher de moi.

Cette partie de l'alpage est parfaitement visible depuis le parking, où quatre étudiants en Gestion et Protection de la Nature (qui viennent de Vienne en France) sont en train de ranger leurs affaires dans leur voiture. Je finis par attirer leur attention et ils ne mettent pas longtemps à comprendre ce que je suis en train de faire. Ils pourront s'approcher et profiter du spectacle en compagnie d'un couple de randonneurs.



© Didier GRAFEUILLE



© Didier GRAFEUILLE



© Didier GRAFEUILLE

Le lynx est de trois quarts devant moi, toujours captivé par la tête du cycliste, il avance sans jamais me regarder, le corps tendu en direction de sa « proie ». Maintenant dans l'herbe, il passe devant moi à 10 m.

A ce moment-là je pense que le cycliste un peu inquiet change de place, car le lynx reprend une démarche plus ordinaire, il avance et s'arrête devant le mur. Le petit est en retard, et il rejoint l'adulte en courant et passe, lui aussi, tout près de moi. Finalement, après une courte pause, les deux lynx sautent par-dessus le mur et je décide de ne pas les suivre.

La rencontre a duré 30 minutes.

Les quatre étudiants et les deux promeneurs continueront d'observer les lynx dans la forêt pendant encore 15 minutes environ.



L'ombre des cigognes

| Par **Gilles KERLORC'H** (kerlorc-h.gilles@orange.fr)

Il y a, dans les méandres de l'Adour, quelque chose d'archaïque, un vieux chant que seuls les arbres et les hérons entendent encore.

Un fleuve pas pressé, qui coule large et brun sous les ciels changeants du Sud-Ouest, traînant derrière lui l'odeur des saisons passées et la mémoire lourde des hommes qui l'ont longé. Un fleuve qui n'a pas besoin de séduire. Il existe. Il traverse.

Je suis resté assis des heures sur sa berge, une bière tiède dans le creux de ma paume, les pieds dans les herbes grasses, à regarder l'eau prendre son temps. J'ai vu passer les nuages, les pêcheurs à la ligne qui deviennent aussi rare qu'un échange

de sourires, les cormorans au-dessus des carolins. J'ai entendu le bruit doux et fatigué des poneys landais dans une barthe¹ à l'aube. Rien de spectaculaire, juste la vie — la vraie, celle qui vous griffe doucement la poitrine quand vous êtes seul avec votre silence...

L'Adour n'a rien des fleuves mythiques. Il ne cherche pas à rejoindre les encyclopédies. Il se contente de nourrir les terres, de border les villages où l'on parle encore à voix basse, entre deux verres de Floc, où les vieux chiens dorment sous les tables et où l'on connaît la pluie avant même qu'elle ne tombe.

¹ Prairies marécageuses et inondables des bords de l'Adour.



Parfois, je rêve que je suis un saumon usé, qui remonte l'Adour à contre-courant, juste pour mourir dans un coin de gravier tiède. Non pas par tragédie, mais par fidélité. Le genre de fidélité que les hommes ont perdue, trop occupés à courir vers des choses qui ne les attendent pas.

Il faut vivre près d'un fleuve comme celui-là pour comprendre qu'il ne vous appartient pas. Vous êtes toléré. Il vous regarde avec cette indifférence bienveillante que seuls les vieux dieux savent encore manier. Et chaque fois que je repars, que je quitte l'Adour, j'ai l'impression de trahir une promesse. Mais je reviens toujours.

Une forme immense voile le soleil un instant. Une ombre se dessine sur le sol mouvant, au grès de la fantaisie des herbacées. J'ai le temps de percevoir un unique battement d'aile, la blancheur intense d'un corps, rémiges noir de jais. Les cigognes blanches (*Ciconia ciconia*) sont omniprésentes sur les abords du fleuve. Autrefois en escale au cours de son long chemin migratoire, la cigogne blanche se sédentarise avec un accroissement de sa population. On dénombrait dans ce secteur fluvial 260 couples nicheurs en 2019, puis en 2022, 362 couples sont identifiés.



Saubusse détient ce privilège de posséder des barthes où le temps n'a plus d'importance, où cette lenteur omniprésente permet au marcheur de calquer son pas à la respiration animale. Emprunter le chemin des barthes pour en découvrir toutes ses splendeurs doit se faire toujours à pied, afin de s'immerger dans un lieu qui ne ressemble à nul autre. Comme l'évoquait Roland Barthes (1977) qui aimait longer l'Adour par l'entremise des vieux chemins : « ...le souvenir d'une pratique ancestrale, celle de la marche, de la pénétration lente et comme rythmée du paysage, qui prend dès lors d'autres proportions ». Marcher dans les barthes demeure une expérience à la fois sensorielle et émotive. Suivre les chemins de terre, bifurquer vers un sentier tracé dans les prairies par le va-et-vient des animaux, longer les canaux, ou des chemins ancestraux qui se dévoilent parfois lorsque la végétation s'endort entre l'automne et l'hiver. Les barthes sont multiples et vivent au rythme des saisons et de leurs habitants.



Fadet commun

L'hiver, la faune se cache, les animaux d'élevage, juments poulinières, limousines, bazardaises, blondes d'aquitaine, sont rentrés dans leurs abris, protégés de l'humidité et du froid. Cela ne veut pas dire pour autant que les barthes sont en sommeil. Sortir à



Poneys barthais

l'aube et marcher sur l'herbe craquante de givre, admirer les toiles d'araignées glacées, tendues entre les roseaux ou les joncs d'un marais. La glace parfois recouvre tout, donnant aux plans d'eau des airs de patinoires aux gradins échevelés. S'approcher de l'Adour, drapé de volutes de brumes, caché derrière des rangées d'arbres dénudés ou seulement ornés de boules de gui. S'arrêter sur ses rives et écouter le cri d'un canard qui résonne au loin sans pouvoir l'apercevoir. Deviner les tonnes² qui se découpent sur l'horizon des marais, masses sombres noyées au milieu des plantes aquatiques.

Puis au printemps où tout s'éveille, renaît, les couleurs de la flore éclatent de ses verts pluriels, tachées ça-et-là de jaune, de bleu, de mauve, de rose et de rouge. La faune virevolte, gambade, s'égaille. Dans le ciel, la ronde pépillante des petits oiseaux, puis des rapaces tournant autour des prairies. Parfois, la chance offre au regard un aigle botté (*Hieraetus pennatus*). Le chant des grenouilles devient cacophonie jusqu'à ce que les pas, trop proches, mettent un terme au concert amphibien. Là, des taches blanches au cœur des prairies, cigognes ou aigrettes guettant leurs proies et plongeant leur bec ra-

² Cabanes de chasse.

pide pour attraper mulots ou sauterelles. En marchant dans les hautes herbes, une couleuvre apeurée filera se cacher vers un abri sûr.



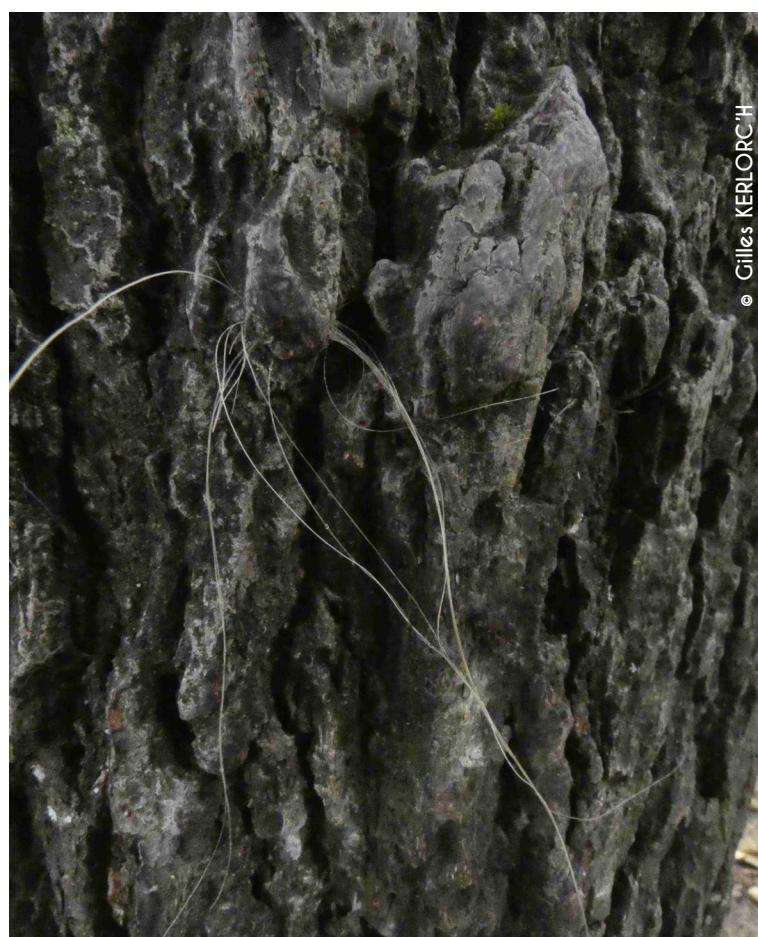
Aigrette garzette

L'été où la chaleur oblige à trouver refuge sur les berges d'un cours d'eau, l'hésitation n'est plus de mise pour tremper ses pieds. Les barthes se découvrent aussi par le chemin de l'eau. Peut-être aurais-je la chance de croiser une plie, posée sur un banc de sable jouant l'invisible ou un brochet fuselé aussi rapide que furtif. Les grands chênes à l'écorce usée et frottée par les animaux offrent des zones d'ombres appréciables. Espaces de cohabitation avec les poneys ou les vaches qui aiment se regrouper à l'abri des frondaisons. L'écorce est un réceptacle, le témoignage du passage animal, des poils bruns ou des crins y sont piégés à hauteur d'homme. En lisant avec attention le relief du tronc, on trouvera peut-être le trésor de quelques pics, encaissé entre deux lèvres rugueuses, ici une noix, là une noisette ou un gland ouvert à coup de bec.

S'allonger entre les racines du vénérable *Quercus*, pour se laisser bercer par le souffle du vent qui joue avec le feuillage. Regarder le vol circulaire d'un faucon ho-

bereau (*Falco subbuteo*), au ventre marqué ou tout simplement suivre le chemin hésitant d'un lucane (*Lucanus cervus*), escaladant le tronc quelques mètres au-dessus. Et puis pourquoi ne pas s'endormir pour une sieste paisible, caressé par une douce brise odorante. Les barthes offrent aussi ses parfums saisonniers, menthe fraîche, odeur de foin fraîchement coupé, terre humide d'après orage estival, vase remuée, effluves fortes et animales des sangliers...

L'automne se pare de couleurs chaudes, les foins sont récoltés et laissent des prairies d'herbe rase et pâle, les feuilles des arbres se vêtent de tonalités embrassées, patchwork de beiges, de bruns et de rouges. Je goûte à ces matinées, ou mieux encore l'aube, qui parfois dévoile ses couleurs rougeoyantes. Et puis le vol



Un chêne conserve le crin des poneys

des migrants, le chant monotone des grues cendrées, le claquement de bec des cigognes qui porte loin, le vol des canards noircissant d'un coup le ciel au-dessus d'un plan d'eau. L'automne rappelle aussi la saison de la récolte céleste et les barthes sont ainsi à partager entre marcheurs et chasseurs.

Les barthes offrent une magie qui enchantera quiconque osera cette « pénétration lente ». Se laisser porter par le rythme infini d'une nature enchanteresse, tout simplement.

La cigogne, toujours. Je longe la voie ferrée Bordeaux-Bayonne et me surprends à compter les nids juchés sur l'ogive des caténaires. Un TGV passe, rien ne viens perturber nos échassiers. Depuis, devenues sédentaires, elle s'habituent aux territoires et ses contraintes. Les écrevisses de Louisiane (*Procambarus clarkii*), en abondance, contribuent à cette halte définitive permettant une alimentation à profusion, en toutes périodes. La voilà qui coiffe toute hauteur de ses nids qui peuvent atteindre 2 mètres de diamètre et plus de 400 kilos. Les chênes ne sont plus ses lieux de prédilection, remplacés par des caténaires, des cheminées d'usine, des pylônes électriques, ou parfois quand les places se libèrent, sur des plateformes artificielles posées depuis les années 80. Alors l'homme faute d'empêcher, déplace.

Pourtant, certains perchoirs sont préservés et mieux encore, aménagés afin de pouvoir accueillir une belle population de cigognes. A Candresse, en bordure de l'Adour, une chênaie effleurée par la tempête Klaus est devenue un site de nidification majeur. Les grands chênes, écimés, ont permis à nos cigognes de bâtir leur nid sur plusieurs niveaux. Au printemps 2009, ce sont 21 nids qui ont pu être observés. Depuis, la commune de Candresse a souhaité préserver cet espace de nidification, pour en faire un lieu refuge.



Nichoires en étage de Candresse

Gilles KERLORC'H

Longer l'Adour demeure un enchantement des sens. Il ne m'en faut pas plus pour exister au diapason de ce fleuve pas pressé.



Nid de cigognes de Candresse

Bibliographie

BARTHES DE L'ADOUR. 2017. Document d'objectifs, Pays Adour Landes Océesanes / Barthes Nature / CPIE Seignanx et Adour / Fédération des Chasseurs des Landes.

COUANON V. 2021. Nidification de la Cigogne blanche à proximité des pylônes haute tension ou sur les structures, État des lieux réalisé en Dordogne, Gironde, Landes et Pyrénées-Atlantiques, LPO délégation territoriale Aquitaine, RTE.

COUANON V. & GENDRE N. 2017. Nidification de la Cigogne blanche en Aquitaine : état des lieux

des couples nicheurs sur ou à proximité des installations ferroviaires, LPO Aquitaine – LPO, SNCF Réseau.

RICHARD M., LES BARTHES DE L'ADOUR. 1937. in Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest, tome 8, fascicule 2 et 3, Toulouse.

Sébastien L., Les barthes de l'Adour. 2006. in Humains et non-humains en pourparlers : l'acteur en 4 dimensions (Thèse de doctorat de l'Université Jean Monnet), Saint-Étienne.



Pascal GIOSA
©

« Pour la Saint-Donatien, savourez les petits riens »

| Par **Jacques PERINO** (jacques.perino@laposte.net)

Voilà quelques jours que je les attends, mes hobereaux...

L'année dernière je tombai par hasard sur ce couple de faucons, espèce à laquelle je voue une admiration ancienne et toujours aussi vive ; ma découverte fut tardive et je ne pus profiter assez, à mon goût, de cette belle famille qui s'était agrandie (3 jeunes à l'envol) avant son départ vers le Grand Sud.

D'où mon intention cette saison de les repérer dès leur arrivée, décidé à passer en revue les perchoirs favoris de mes

protégés ainsi que le nid bien visible à 20 mètres de hauteur en lisière du bois de Campagne.

Bien qu'ayant déjà réalisé plusieurs observations de l'espèce depuis une quinzaine dans la région, ma prospection du jour restera vaine. A mon retour je consulterai l'Atlas des Oiseaux Migrateurs qui me confirmera qu'à cette date, 97,5 % de la population de *Falco subbuteo* à pris possession de son territoire. Je reviendrai donc la semaine prochaine...



Pour surmonter ma déception sans doute,
je me remémorais mes autres rencontres
de la soirée.

© Jean-François DESMET



Dès mes premiers pas, j'avais provoqué l'envol balbutiant de trois jeunes cisticoles des joncs dans un parterre de graminées et de marguerites, avant d'assister aux piqûes fructueux d'un faucon... crécerelle qui faisait bombance de sauterelles. Cette parade aérienne ne fut pas du goût d'un audacieux loriot mâle qui prit, sans tarder, ce dernier en chasse et finit par le repousser loin de la lisière du bois où notre auriol¹ avait élu domicile.

1 nom du loriot en occitan

© Philippe FAVRE



Entretemps je sursautai une première fois au démarrage - tout en discrétion pourtant - d'un lièvre, ventre à terre et oreilles plaquées qui glissa dans le trèfle, puis au déboulé d'un chevillard gîté, terrifié par mon ombre géante, sans doute.

© Jean-François DESMET



Faute de Saint-Esprit évanoui vers je ne sais quel autre paradis entomologique, le terrain était devenu la chasse réservée d'un grand échalas cendré suivi d'une cour de besogneux garde-bœufs et croquent-tout qui picoraient à leur tour les sauteurs en tous genres.



© Jean-François DESMET

Ma balade consolatrice fut suivie du rase-motte fulgurant d'un épervier fonçant droit sur le bois où (ne) l'attendaient (pas) si j'en crois mon oreille : rougegorge, pouillot, grive, fauvette, troglodytes, grimpereaux, pics, pinsons, sittelles et... loriots.

Côté champs, buses et milans noirs tournoyaient guettant le jour béni où les faucheuses décrèteraien : « *Open field !* » ce que je constaterai dès le lendemain où le déjeuner sur l'herbe réunira une vingtaine de convives !



© Jean-François DESMET



Ma soirée s'acheva sous les crui
cruï du Pic noir et les roulades des
infatigables rossignols.

Un dernier coup de jumelles en
vain, vers les perchoirs... Devais-je
remercier les hobereaux rêvés qui
se faisaient attendre, de m'avoir
permis d'accorder mes sens à ces
apparents petits riens qui emplis-
saient ce jour là Ciel et Terre de
ma familière campagne ?

Montastruc la Conseillère (31)
24 mai 2025

Vipère au perron

Par **Michel BARATAUD** (michel.barataud1@orange.fr)



© Michel BARATAUD

Gamin, les courses à travers la campagne résonnaient du conseil permanent : « Faites attention aux vipères ! ».

Une rencontre n'était pas rare, et en présence d'un adulte elle finissait toujours par des coups de bâton fatals.

« – Mais c'est peut-être une couleuvre Papa ? Et elle est loin de la maison !

– Ça ressemble à une vipère, fiston, et puis dans le doute... ».

Des « chasseurs de vipères » sévissaient encore en Limousin, pour alimenter en venin l'Institut Pasteur ; l'un deux, célèbre en Limousin, s'était même fait coudre un costume complet – veste, pantalon et chapeau... l'histoire ne dit pas si cela allait plus loin – en peaux de vipères.

Aujourd'hui, après des décennies d'agriculture moderne : chimie, remembrement, prairies temporaires, les conseils aux enfants deviennent inutiles : la Vipère aspic est devenue bête rare dans nos collines limousines pourtant vouées à la forêt (mais malmenée par coupes rases et plantations) et l'élevage bovin (mais de plus en plus en stabulation).



Janvier 2016.

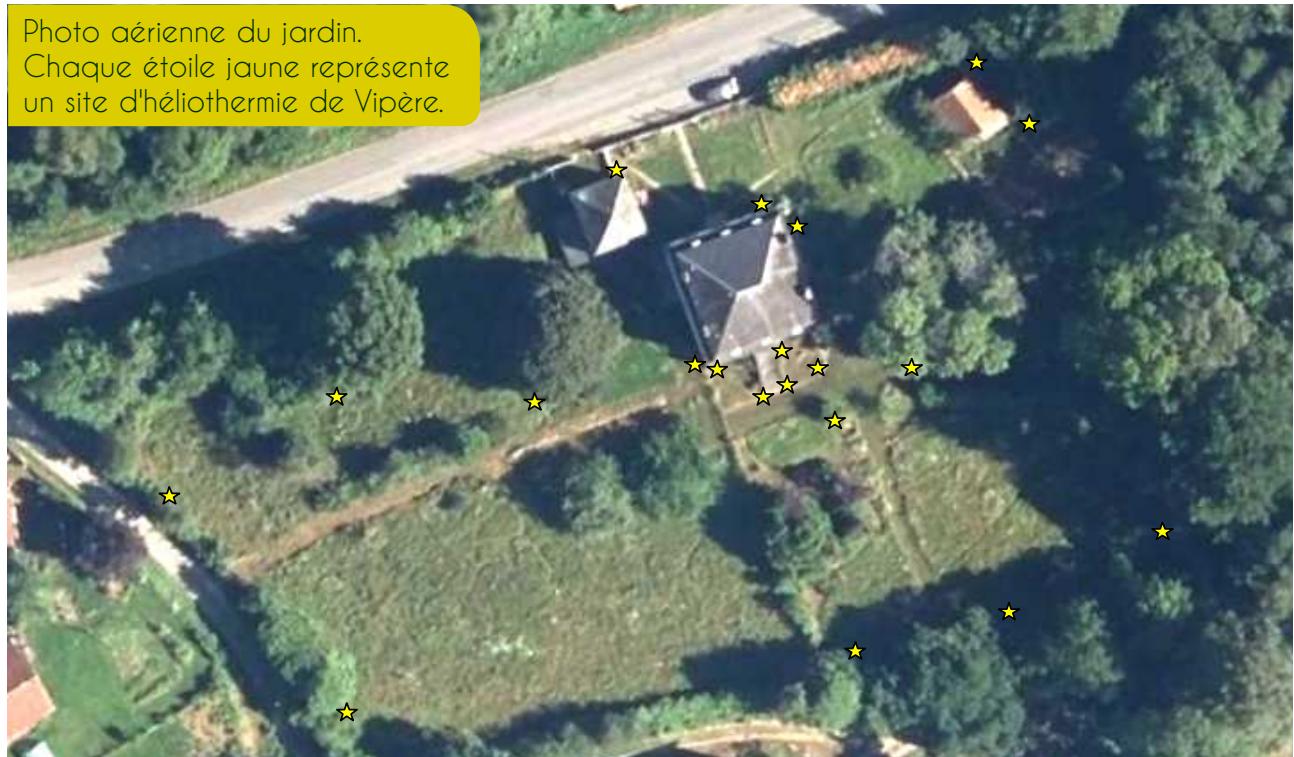
Nous posons nos valises dans un petit village creusois, au pays du granite des Monts de Guéret, résonnant de l'histoire de ses tailleurs de pierre qui ont cassé des centaines de blocs dans les bois pour faire des pavages, linteaux, encadrements, escaliers et perrons (mais aussi des bordures de trottoirs exportées dans les grandes villes).

La maison et le jardin racontent cette histoire à travers les grains serrés de cette roche dure, présente partout. Une aubaine pour les reptiles : les abris sont nombreux

et les places ensoleillées voient se côtoyer, outre les rapiettes (Lézard des murailles) familières, le Lézard vert et l'Orvet, la Coronelle lisse et la Vipère aspic. Non sans heurts : depuis l'arrivée dans le jardin en 2022 de la Coronelle, le taux de rapiettes avec la queue cassée a grimpé brutalement, et le nombre d'individus diminué de moitié environ ; le temps que la population micro locale s'habitue à ce prédateur supplémentaire, en plus des jeunes vipères.

Car la Vipère est ici une compagne permanente, comme nous nous en sommes vite rendu compte. Sur 1 hectare (dont un tiers en bois), au printemps 2020 nous avons eu la curiosité de compter à plusieurs reprises les vipères vues au même moment sur le terrain volontairement riche en lisières, murets, haies buissonnantes et arbustives, et prairies naturelles fauchées en fin d'automne, pour arriver au chiffre (forcément minimal) de 12 individus de tous âges (dont seulement 2 jeunes de l'automne dernier) sur 0,6 ha environ.

Photo aérienne du jardin.
Chaque étoile jaune représente
un site d'héliothermie de Vipère.



Le pourtour de la maison, et notamment près de la face exposée au sud, est évidemment très fréquenté. Les abris sont nombreux : tas de bois, murs en pierre avec trous.

Certains peuvent s'avérer être un piège mortel : il a fallu colmater le pourtour de la dalle en ciment posée à ras du sol sur le puits (14 mètres de profondeur), car au moins 2 individus étaient tombés dans l'eau ; une femelle adulte est morte coincée sous une lourde plaque à reptiles en matière goudronnée : lors du contrôle visuel l'animal s'est déplacé légèrement en passant sur un bâton posé sous la plaque pour la maintenir décollée du sol, et en reposant la plaque il n'a pu se dégager ; une leçon cuisante à retenir...

Le grand escalier de pierre est un lieu privilégié pour l'observation : du haut du perron, nous pouvons suivre les journées des vipères, entre thermorégulation, chasse et déplacements. Les deux marches du bas servent souvent de place d'héliothermie, notamment pour des femelles adultes gravides qui peuvent y être observées à certaines heures de mai à début septembre presque chaque jour.



Le grand escalier de pierre.



Femelle se chauffant au pied du tas de bois près de l'escalier ; 5 septembre 2024 à 11h30.

En août 2024 ce sont 3 adultes, 2 femelles gravides de 70 cm environ et un mâle à peine moins long, qui se partagent l'espace et même parfois sont lovés ensemble. Les parturitions ont lieu fin août ou début septembre ; elles sont observées ou déduites, lorsque des juvéniles de 20 cm sont vus à la place de la femelle qui n'est alors plus vue ; peut-être même disparaît-elle définitivement, car la durée de vie dépasse rarement 4-5 ans, et les femelles investissent au-delà de leurs réserves durant la gestation, pouvant puiser dans leurs ressources propres jusqu'au point de non retour.



Femelle se chauffant sur la 2^e marche de l'escalier ; 15 juillet 2024 à 16h50.



© Michel BARATAUD

Trois vipères adultes de 60 à 70 cm de longueur près de l'escalier, le 23 août 2024 à 13h30. Au pied du mur, on distingue 2 individus (1 femelle gravide et un mâle lovés ensemble) ; le 3^e individu (autre femelle gravide) et lové dans l'herbe entre les deux fleurs jaunes de Porcelle.



© Michel BARATAUD

Les deux femelles gravides au même emplacement, le 20 août 2024 à 09h35.

Une scène de capture d'un lézard des murailles par une jeune vipère de 8 mois environ, s'est déroulée sous nos yeux le 11 avril 2025 : postée à l'affût au pied de la première marche, la vipère s'est détendue brusquement pour mordre le lézard insouciant passant juste à côté ; ce dernier a eu le temps de fuir sur 2 mètres environ, suivi à distance avec indolence par son prédateur ; la vipère a longé son corps devenu inerte, glissant longuement sur lui comme pour une caresse amoureuse, puis s'est positionné tête contre tête pour le gober en 3 minutes.

Et la cohabitation avec les humains dans tout cela ?

Nous avons très vite, au début, renoncé à la tentation culturellement imprégnée de déplacer les individus occupant le pied de l'escalier : la population semble prospère, ils revenaient ou étaient remplacés aussitôt. Nous avons donc adapté nos gestes, nos habitudes à ces présences sur

l'ensemble du terrain : penser « vipère » lorsqu'on se déplace, et éviter de les déranger fréquemment de leurs places familiaires, afin de les y fixer ; ainsi nous savons où elles sont. En phase de gestation elles se déplacent de 10 mètres maximum, souvent sur les mêmes trajets. Au fil du temps tout cela est devenu routinier, rien de pesant et beaucoup de plaisir des yeux ; car cette bête a quelque chose d'envoûtant dans son esthétique, sa placidité, sa prudence...

Il a fallu bien sûr combattre la peur des mères et des enfants lors des visites familiales, ce qui s'est opéré avec un retournement de situation intéressant : sachant la présence des vipères autour de la maison et dans tout le jardin, d'un motif de peur elles sont devenues pour les enfants un sujet de curiosité, d'attention et de recherche ; à tel point que plusieurs des nouveaux emplacements, au gré des successions de générations de vipères, ont



Jeune vipère capturant un lézard des murailles.

été découverts par eux. Aucune morsure en 10 ans, aucune fraye ; une cohabitation réussie.

Une enquête auprès des proches voisins a montré que nous n'étions pas les seuls à partager notre espace avec des vipères ; quelques-uns se sont laissé convaincre par notre attitude, d'autres restent adeptes du bâton.

Quelles causes expliquent cette chance d'avoir encore, à cet endroit, une population de Vipère aspic sans doute proche de celles d'antan ? Le contexte global très sûrement : très peu de zones cultivées aux alentours, des lisières étagées, des vieux murets, des prairies permanentes encore riches en Campagnols des champs, souterrain et terrestre comme en témoignent, entre autres : l'Effraie des clochers nichouse sous l'avant-toit, avec 3-4 jeunes à l'envol et parfois 2 nichées par an, les 3 aires de busés dans un rayon de 500 m avec 2-3 jeunes à l'envol chaque année,

les nombreuses scènes de chasse des renards et chats forestiers...

A l'échelle très locale du site d'observation, on peut supposer que plusieurs facteurs sont favorables : la mosaïque d'habitats, la richesse en abris, la tranquillité, la fauche tardive, la population très dense de Lézard des murailles (indispensable à l'alimentation des jeunes vipères).

Il y a tant de motifs à se lamenter lorsqu'on est amoureux de la nature sauvage, qu'il ne faut jamais perdre une occasion de savourer les plaisirs émanant de ces petits espaces refuges, parenthèses hors des bourrasques humaines.

A l'heure où les nouvelles déferlent en cascade à l'échelle d'une planète immense, qui sous l'effet déformant de biais technologiques nous semble petite, concentrer son intérêt sur la plus grande quantité et la meilleure qualité possibles de nature sauvage juste autour de soi, est une mutation salutaire.



Une mystérieuse curiosité de la Nature

| Par Jean-François DESMET (jfdesmet@orange.fr)



Avertissement : cette petite note n'a d'autre prétention qu'un petit partage d'information et un éclairage concernant l'observation d'une curiosité biologique.

A l'heure où l'on ne peut que déplorer un réel et dramatique appauvrissement de la diversité du vivant... la Nature recèle encore d'infinites curiosités, inattendues ou au moins peu fréquentes, et parfois assez énigmatiques.

Ainsi, même en arpentant les marais, forêts, montagnes... avec assiduité depuis pas mal de temps il peut arriver à tout moment que l'on soit confronté à des questionnements de la part de personnes curieuses et concernant d'étonnantes trouvailles et observations, tant le monde vivant est diversifié ; ce fut mon cas encore dernièrement.

Un ami (FS) me transmettait récemment des clichés pris par une de ses connaissances (SA) sur la commune de Saint-Jean d'Aulps dans le Chablais haut-savoyard en me questionnant sur l'identité de cette « chose » photographiée, pendant sous un tronc d'arbre.

En 2024, on m'avait déjà transmis des images d'un « organisme » tout à fait comparable et provenant d'un autre secteur de Haute-Savoie, images qui m'avaient déjà laissé sans réponse, sinon la supposition qu'il puisse s'agir d'un éventuel champignon, d'une éventuelle réaction de l'arbre, voire d'autre chose encore (ponte ? ...).

Poursuivant mes recherches, face à ce nouveau cas, j'interrogeais un ami bon botaniste (PP) qui restait également dubitatif et me suggérait avec pertinence d'essayer de contacter Monsieur Marc-André Selosse, Professeur au Museum National d'Histoire Naturelle entre autres, célèbre et éminent spécialiste mycologue et microbiologiste.

Ce conseil s'avérait très judicieux car, questionné par mail, Monsieur Selosse, très réactif, et par ailleurs apparemment guère surpris par cette trouvaille, rendait très aimablement son verdict éclairé quelques instants plus tard.

De l'avis de cet expert, il s'agit donc d' « un myxomycète en sporulation (peut-être *Reticularia lycoperdon* ?) », avec comme précision supplémentaire : « Il pend car il était en face inférieure ; il devrait être appliqué sur le substrat. ».

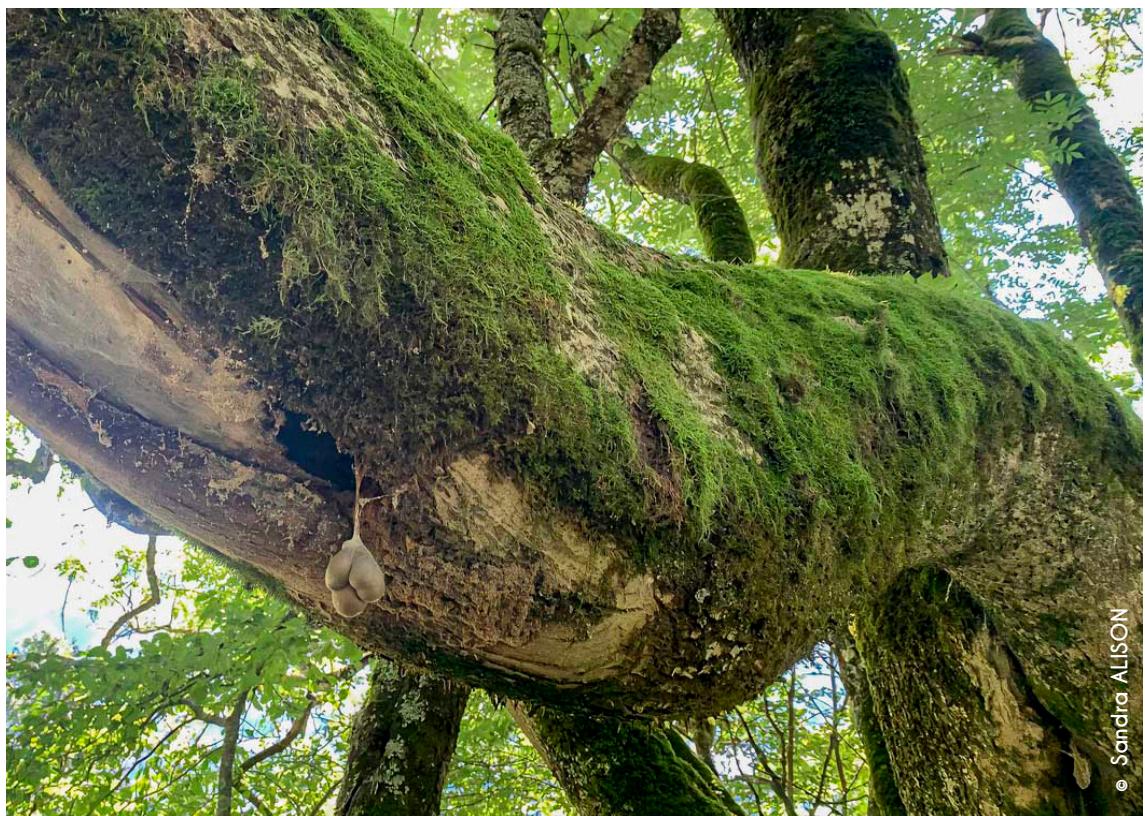
Quelques compléments, fruits d'une modeste recherche personnelle, sans rentrer dans les détails afin de ne pas commettre d'erreurs dans un domaine qui ne relève pas de ma compétence : les myxomycètes sont des êtres vivants unicellulaires, proches des champignons et plutôt apparentés à certains animaux (protistes).

L'organisme photographié et présenté ici est donc apparenté au « blob », autre myxomycète dont on parle plus fréquemment ; ces êtres vivants, au

cours de leur cycle de reproduction, présentent une phase d'émission de spores (phase de sporulation) et certaines parties peuvent donc avoir des aspects variés et curieux selon les espèces concernées.

Remerciements

Je tiens à remercier ici Sandra Alison, ayant réalisé cette découverte sur le terrain et autrice des clichés, Florentin Sénot et Patrick Perret pour les diverses informations apportées, ainsi que le Professeur Marc-André Selosse pour sa précieuse et rapide expertise.



Vue du tronc de Frêne *Fraxinus excelsior*, sous lequel pend le spécimen de myxomycète. Saint Jean-d'Aulps (Haute-Savoie), 27 mai 2025.

Rencontre helvético-lozérienne

| Par **Matthieu BERNARD** (m.bernardchiro@gmail.com)



28 mai 2025.

Les premières chaleurs ont marqué cette journée passée dans le Parc National des Cévennes.

Nous profitons avec Julie de nos vacances, sans enfant. Un repas inattendu dans un restaurant le midi qui nous aura donné l'occasion de discuter grands mammifères avec le propriétaire-cuistot. J'avais remarqué le très beau bois de Cerf et les photos de Loup au-dessus du bar.

Nous enchaînons avec des petites balades et les observations naturalistes se multiplient. Vautours fauves, Chevreuils, Ascalaphes soufrées, diverses orchidées..., il y en a pour tous les goûts. Mais il était dit que cette journée serait placée sous le signe des reptiles !

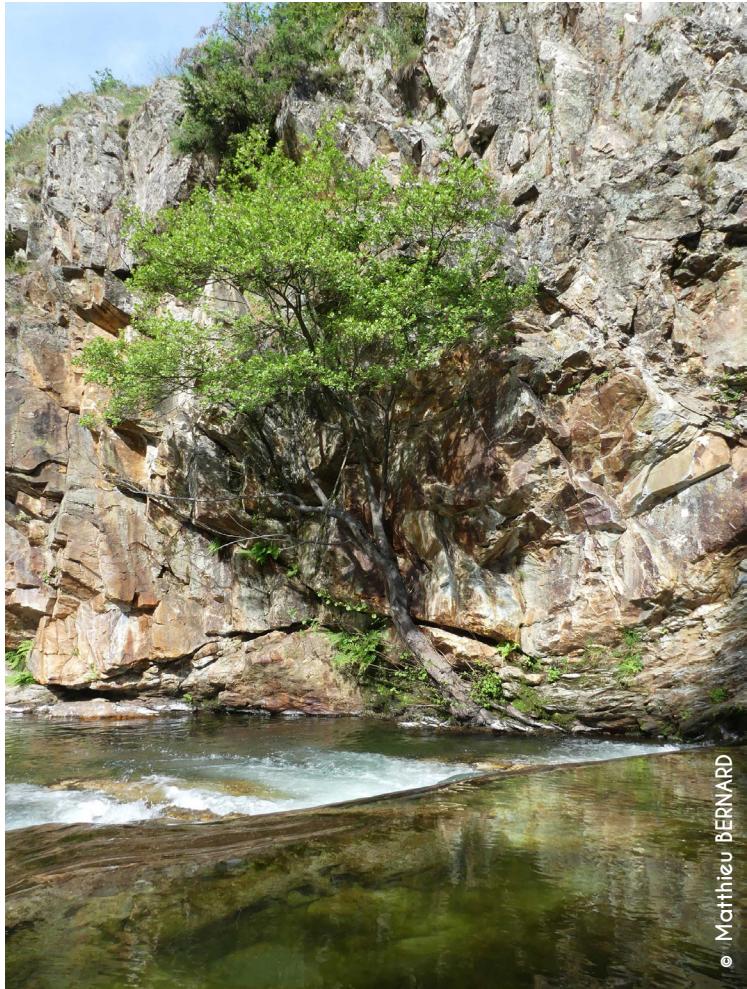
Le matin déjà, un Lézard ocellé s'était laissé voir sur un site paléontologique, à proximité d'empreintes de dinosaures vieilles de plusieurs millions d'années. Plus tard, nous observons deux Couleuvres vipérines en chasse dans les eaux limpides du Tarnon.

Alors que nous revenons doucement vers Florac, nous marquons un arrêt sur un site en bords de rivière que nous avions déjà remarqué.

Le Tarnon s'écoule ici sur des roches schisteuses en alternant des replats, des petites cascades, des rapides au sein d'une vallée boisée superbe. La rivière épouse une falaise d'une vingtaine de mètres en rive droite. A son pied, un Aulne qui a dû en voir passer des crues, s'accroche. Le site est assez idyllique mais il est aussi connu visiblement.

Un groupe de jeunes est là. Ils se baignent et pourtant, l'eau est fraîche ! D'un coup, ils décident de faire des « jumps » depuis le haut la falaise. Quelle idée !

Après avoir observé le manège d'un couple de Bergeronnettes des ruisseaux qui nourrit ses jeunes dans le système racinaire de l'Aulne, nous nous écartons un peu. Nous ne sommes pas prêts pour, à nouveau, avoir un contact avec nos semblables en recherche d'adrénaline dont le volume sonore nous agresse quelque peu !



© Matthieu BERNARD



© Matthieu BERNARD

Nous nous installons un peu plus en amont sur une dalle rocheuse. Un Cinclle plongeur pêche un peu plus haut. Alors que nous l'observons, notre regard est attiré par un mouvement dans l'eau. Nous avons du mal à localiser ce que nous avons vu dans les vifs remous de la rivière à cet endroit, mais d'un coup, aucun doute, c'est une Couleuvre helvétique qui gagne la rive droite.

J'arrive à l'observer à la jumelle, et alors que je pense qu'elle va rapidement disparaître sur la berge, elle hésite, elle fait demi-tour. Elle lutte un peu dans le courant puis gagne enfin la berge. Elle farfouille dans les cailloux puis se remet à l'eau, disparaît à nouveau derrière un rocher puis réapparaît encore. Cet individu est d'une belle taille, atteignant probablement un bon mètre de longueur. Il présente surtout une teinte bleue-vert-gris que je trouve singulière. En tout cas, je n'ai pas souvenir d'en avoir déjà observé de semblable. Le collier nous apparaît peu marqué. Elle présente un faciès qui fait un peu penser à la sous-espèce corse de l'espèce.

Nous nous régalaons dans les jumelles et l'œilleton de l'appareil photo pendant près de 20 minutes d'observation à une distance d'environ 15-20 mètres de nous. Même Julie, qui pourtant n'est pas une fan de reptiles ! « Notre » couleuvre finit par disparaître derrière un gros caillou de la rive opposée.

Nous quittons finalement le site quelques minutes après elle, heureux de cette observation, avec le sentiment que nous avons été très chanceux de partager un peu d'intimité avec cette couleuvre. Une espèce commune qui nous offre un moment de nature inoubliable et inattendu !





© Matthieu BERNARD



© Matthieu BERNARD

Rêve de Grand-duc

Par **Pierre BARATAUD** (barataud.p@gmail.com)



26 juin 2025. Encore une fraîche soirée d'été. Je me glisse discrètement dans mon affût fait de quelques branches entassées dans le houppier d'un chêne tombé au sol il y a peu. Il est 19 h et j'attends, dans l'espérance d'une rencontre.

Quel meilleur moyen que celui-ci pour terminer une journée de travail ! Plus les années passent et plus je fuis l'agitation, le bruit de la ville. L'affût devient alors un refuge, le seul moyen de se fondre dans une nature que l'humain ne comprend et ne respecte plus.

Chaque fois que j'ai la chance d'observer un animal sauvage, si petit soit-il, je repense à ce passage de « La Panthère des neiges » de Sylvain Tesson : « *C'est un saisissement du cœur, c'est tout ce à quoi on a renoncé nous, la liberté, l'autonomie, la connaissance parfaite de l'environnement.* » Je rêve alors d'un temps que je n'ai pas connu, où nous n'avions pas perdu tout cela...

Voilà bientôt 9 mois que je me suis fixé le défi de partir à la rencontre d'un rapace nocturne bien discret : le Grand-Duc d'Europe. C'est dans les forêts de la plaine d'Ariège que j'ai décidé de prospecter. J'avais entendu parler de sa présence sur un lieu, avec une idée approximative de l'emplacement du nid les années précédentes. Voilà un début chanceux ; l'endroit précis du nid m'intéresse, mais ce que je désire surtout c'est connaître ses habitudes de chasse, de vie, ses reposoirs...

Puis ce furent de longues soirées d'écoute, d'affûts infructueux. Toujours je l'entends, mais jamais au même endroit. Je décide de changer de méthode en plaçant des caméras automatiques. Genette, Martre, Renard, Blaireau, Sanglier : il y a énormément de passage ; mais pas de Grand-Duc...

Ce matin même, je me suis à nouveau frayé un chemin dans cette forêt si dense par endroit. Je suis arrivé sur les hauteurs d'une falaise d'argile pour trouver un grand arbre mort, presque suspendu dans le vide. Je me suis alors mis à rêver du Grand-Duc se posant sur cette branche, sa silhouette sur un fond de ciel... Beaucoup trop beau pour être vrai. Mais allez ! Je me suis décidé à revenir le soir ; on verra bien...

Il est 19 h et la fraîcheur tombe, je suis bien installé avec le sentiment d'être presque invisible derrière mon abri de branches et de feuilles.

Une martre me sort de ma torpeur, elle s'engage sur une branche qui mène juste devant moi, elle s'arrête à deux mètres à peine, me regarde, puis continue son chemin en passant à quelques centimètres de mes pieds sans même se soucier de moi. Quel moment extraordinaire ! Pourquoi n'a-t-elle pas fui à ce moment-là ? Insouciance ou confiance ?

Le temps commence à se faire long. J'ai mal aux fesses à force de rester assis dans la même position ! A chaque fois que je veux renoncer et partir, quelque chose me dit d'attendre encore un peu. Intuition ou espoir ? Je n'ai pas le temps de répondre à cette question qu'un magni-

fique mâle de Grand-Duc arrive par le dessous de l'arbre et se pose sur la branche, sans un bruit. Il est exactement à l'endroit où je l'avais imaginé le matin même ! Il me fixe, et je m'interroge : m'a-t-il vu ? Je n'ose pas bouger, à peine respirer. Je suppose qu'une parfaite connaissance de son territoire l'amène à se demander quelle est cette cabane de branchages qui n'était pas là avant.

Il pousse alors un cri qui a pour effet de me faire sursauter tant je suis concentré, bouche bée devant ce grand oiseau qui me fixe droit dans les yeux. Il finit par détourner le regard, remet quelques plumes en place. C'est à ce moment que la femelle arrive de la gauche ; ils semblent se taquiner pendant une petite minute et finissent par s'envoler dans le crépuscule.

Je reste là, sans bouger, un long moment... Les images de ce couple de Grand-Duc resteront gravées dans ma mémoire.



© Pierre BARATAUD

Rencontres hivernales avec l'Aigle botté

| Par **Michel JAY** (michel-jay@wanadoo.fr)

Rapace de taille moyenne (1,10 m à 1,30 m d'envergure, pour un poids de 700 à 900 g), l'Aigle botté est un oiseau splendide. D'une taille comparable à celle de la Buse variable, ce petit aigle n'en reste pas moins un digne représentant de sa famille. C'est un rapace vif et rapide, équipé de serres puissantes, qui consomme surtout des oiseaux.



Aigle botté en hiver,
perché dans un grand peuplier blanc.

Comme quelques autres espèces (Labebe parasite, Faucon d'éléonore), l'Aigle botté présente deux phases de plumage. La plus répandue est claire : en vol, l'oiseau, très contrasté, apparaît noir et blanc comme un Vautour percnoptère. La phase sombre est plus rare : de loin, l'aigle a une coloration uniforme, mais, de plus près et à bonne lumière, le ventre a une teinte lie de vin ou chocolat. D'après la littérature, ces oiseaux en phase sombre représentent 10 à 20 % de la population.

En France, l'Aigle botté se reproduit surtout sur une large bande allant des Pyrénées au centre de la France. C'est un rapace forestier qui peut nicher aussi bien à une très grande hauteur dans de vénerables arbres de plaine, qu'à quelques mètres du sol sur des arbres de petite taille en zone sèche.

Migrateur transsaharien, l'Aigle botté quitte la France à l'automne pour rejoindre l'Afrique équatoriale. Cependant, une centaine d'oiseaux hivernent en France, en particulier en Grande et Petite Camargue.

C'est le long des deux bras du Rhône qui dessinent la Camargue, que je rends visite presque chaque hiver à ce beau rapace très discret en période de nidification. Le jour, les quelques oiseaux présents se dispersent en plaine et dans les marais pour chasser ; le soir, ils passent la nuit dans les arbres au bord de l'eau.

Ce qui m'anime est le croquis de terrain. Ramener plus qu'un souvenir : des lignes, des points, des grisés, un peu de couleurs, qui matérialisent sur le papier des moments éphémères. Une façon de mieux m'imprégner de la nature. Comme Auguste Lepère, graveur, dessinateur et peintre remarquable du 19^{ème} siècle le di-

sait : « (...) sans le dessin, je n'aurais pas su voir la nature ».

Rien n'est joué d'avance dans ce domaine. Un jour ça marche : ce que je cherche est là et je fais de bonnes études. Une autre fois, rien. Je me tourne alors vers autre chose, la scène sous mes yeux par exemple.



Aujourd'hui les aigles ne sont pas là. Alors, je réalise un pastel du fleuve, avec ses grands peupliers couverts de lierre et le fouillis végétal des bordures. En fin de travail, une des grosses branches du premier plan m'apparaît comme une patte de cheval terminée par un sabot.

Mais l'attente, aux aguets, ne m'est pas une contrainte. Bien au contraire. L'esprit divague, je m'évade et savoure chaque minute qui passe. Ce qui fait du bien dans ce monde où tout va vite. Lorsque paraît enfin la bête espérée, il faut faire vite, car ce sera probablement fugace. Mais beau. Et la beauté est nécessaire dans nos vies : elle rend heureux. Ce que formule d'une autre façon la peintre contemporaine Fabienne Verdier : « *La beauté est assimilable pour moi à la joie d'exister* ». Voici quelques souvenirs illustrés de mes rencontres avec l'Aigle botté en hiver.

24 janvier 2004. Ça part mal : une pelle mécanique en action, deux piétons et des chiens sur la digue. Bruine, froidure. Je m'éloigne en marchant sur la rive gauche et repère assez vite un oiseau perché sur l'autre rive, dans un peuplier blanc dont le tronc est mangé par le lierre. Il faut trouver le bon angle et où s'asseoir. Il y a sans arrêt des broussailles, de la boue ou des branches qui cachent l'oiseau. Enfin le voilà, bien en vue.

C'est un clair. Il est tranquille et bouge peu. Son regard facial, caractéristique, est encadré par un masque brun sombre



© Michel JAY



© Michel JAY

qui contraste avec la cire claire du bec et deux belles zones blanches à la gorge. Des flammèches rayent le haut du poitrail. La tête est bien ocre, l'arcade sourcilière pâle et proéminente cache dans l'ombre un œil jaune orangé. Magnifique ce petit aigle, vraiment. La bruine me gêne et complique l'observation. L'ambiance, monochrome, a la mélancolie d'un jour pluvieux et froid. Presque deux heures d'observation ininterrompues. Je pars avant lui.

14 février 2004. Un individu posé non loin se laisse observer à loisir. Le plumage du dos est compliqué pour un dessinateur. Il faut soit le simplifier, soit le décrire complètement. Aujourd'hui je ne fais ni l'un ni l'autre. Deux corneilles, qui ont sans doute un début de construction de nid à proximité, se mettent à le harceler ; et elles sont pugnaces : agacé, l'aigle finit par décoller à dix heures cinquante-cinq, ne cessant de tourner la tête vers celle qui le houssille et qui cherche à lui piquer dessus. Sa silhouette fait un M marqué de loin.

29 février 2004. Festival de plusieurs oiseaux en vol depuis que je suis là. Un des individus passe très bas devant moi ; il a un gros jabot, signe qu'il vient de consommer une proie. L'Aigle botté a une « fenêtre » plus claire sous les ailes, au niveau des rémiges secondaires. Ce sont des plumes soit plus claires que les autres, soit plus transparentes. C'est une caractéristique de cette espèce. Autre caractéristique : les zones claires symétriques sur le dessus des ailes et du dos.

A un moment, un des oiseaux volant très haut se met soudain à piquer, ailes plaquées au corps. Je le suis des yeux puis le quitte pour voir sur qui il fonce : une cigogne blanche qui monte dans les ascensions. Une proie possible ? J'en doute. L'aigle détourne sa trajectoire et remonte avec son élan. Quelle signification ? Mystère.

Un dortoir de bihoreaux gris s'est installé en aval d'un de mes points d'observation habituels. Combien d'oiseaux ? Vingt, trente, plus ? Difficile à dire : il y a un fouillis de branches rasant l'eau et les oiseaux

sont mimétiques. Il n'y a plus d'aigles depuis un bon moment, alors je vais dessiner les bihoreaux, accumulant les croquis d'attitudes pour reconstituer la scène.



Vue partielle du dortoir de bihoreaux gris. Les longues plumes blanches qui ornent la tête sont tordues par le vent.

Le temps est froid, le vent soutenu. Je dessine les hérons lorsque, soudain, je vois arriver un Aigle botté en vol, face au vent. Deux taches blanches sur le bord

d'attaque de l'aile et de part et d'autre de la tête sont bien visibles : de vrais « feux de position ».



Le dortoir de bihoreaux éclate. Les oiseaux, paniqués, s'envolent en tous sens. L'aigle tente des captures le long des arbres, remonte et pique à nouveau, aidé en cela par le vent, puis se perche sur un grand peuplier proche, ciblant un héron depuis ce perchoir. Finalement il rate toutes ses tentatives et s'éloigne, me laissant privé de dessins !

8 janvier 2005. Deux individus clairs sont perchés côté à côté. Je pose quelques couleurs chaudes de base sur l'un pour un approfondissement ultérieur. Un des oiseaux fait des mouvements de gorge et régurgite une pelote de réjection. Un peu plus tard, un aigle revient se percher tout mouillé : tentative de capture au marais ou baignade ? Un étourneau gazouille à ses côtés mais il l'ignore.



Aigle botté en action de chasse, perché sur un peuplier blanc. Image reconstituée à partir de deux croquis distincts.

14 janvier 2006. Temps gris et froid. Un aigle s'affaisse sur son perchoir et regarde devant lui : un Faucon pèlerin remonte le fleuve en vol à vive allure, le corps fuselé comme un obus.

21 janvier 2006. L'aigle botté casse des morceaux d'écorce et les tient dans ses serres. La mobilité de sa tête est étonnante.

4 février 2006. Pas de réaction d'un individu au passage de deux bateaux à moteur de pêcheurs, rapides et bruyants. Un deuxième aigle vient se poser juste au-dessus du premier sur un fond de lierre vert. Il se tend, le dos arqué, les plumes plaquées et expulse une pelote de réjection.

18 janvier 2009. Trois individus (deux sombres, un clair) et un Faucon pèlerin dans le secteur ! Beaucoup d'activité chez les aigles. Un oiseau sombre, couleur chocolat, tente attaque sur attaque sur les étourneaux. Entre chaque tentative, il se pose sur une branche, les ailes entrouvertes contre le vent. Magnifique !



12 février 2011. Un aigle botté en phase sombre est perché dans un peuplier blanc qui commence à débourrer. Ça sent le printemps.



17 février 2011. Alors que je suis assis contre le tronc d'un gros peuplier, abrité et caché par un lierre touffu, j'entends du bruit au-dessus de moi. Soudain, un écureuil tombe sur le sac à dos qui est à mes pieds ! Il détale en un éclair... Un aigle en phase sombre traverse le fleuve dans ma direction et vient se percher à environ 30 m. Il reste une trentaine de secondes et repart, m'ayant probablement repéré. Un peu plus tard, au crépuscule, il tente, sans succès, de capturer des passereaux le long des arbres de la ripisylve.

26 janvier 2014. Les aigles ne font que passer derrière le rideau d'arbres, loin de surcroît. Un a le jabot renflé. Alors, je dessine un jeune Grand cormoran à la cime d'un arbre. Anne me fait souvent remarquer que j'ai la manie de placer mes sujets en haut de la feuille. Elle a raison et je n'ai pas d'explication : c'est comme ça. Mais cette fois, je n'y suis pour rien : c'est le cormoran qui s'est perché trop haut dans le peuplier !



Grand cormoran immature. Perché trop haut sur ma feuille, il n'y avait plus la place de dessiner le bec....

9 Janvier 2025. Attente vaine : pas d'aigle dans le secteur. Sur la route du retour, les rizières aux ornières boueuses se succèdent. Je m'arrête parfois pour inspecter les pylônes et les rares arbres présents : un Faucon crécerelle s'y perche de temps en temps, parfois un Faucon pèlerin ou émerillon. Après le dernier pylône balayé aux jumelles, je tourne la tête à gauche : un Balbuzard pêcheur est posé au sol, à 50 m de la route. Forte émotion ! Vite, feux de détresse. La longue-vue posée sur la vitre baissée, je dessine à travers un rideau clairsemé de phragmites. La position est très inconfortable, sans compter les insultes des automobilistes jugeant, à raison, mon arrêt dangereux. Ce n'est pas la première fois que je vois un Balbuzard hivernant dans ce secteur. En quelques minutes, le Balbuzard est sur le papier. Je repars, il reste là, tranquille, les pattes dans l'herbe.

20 janvier 2025. Depuis quelques sorties les aigles ne sont plus là. Ils m'auront bien gâté quand même. Je les retrouverai certainement un jour à un endroit où je ne les attends pas.

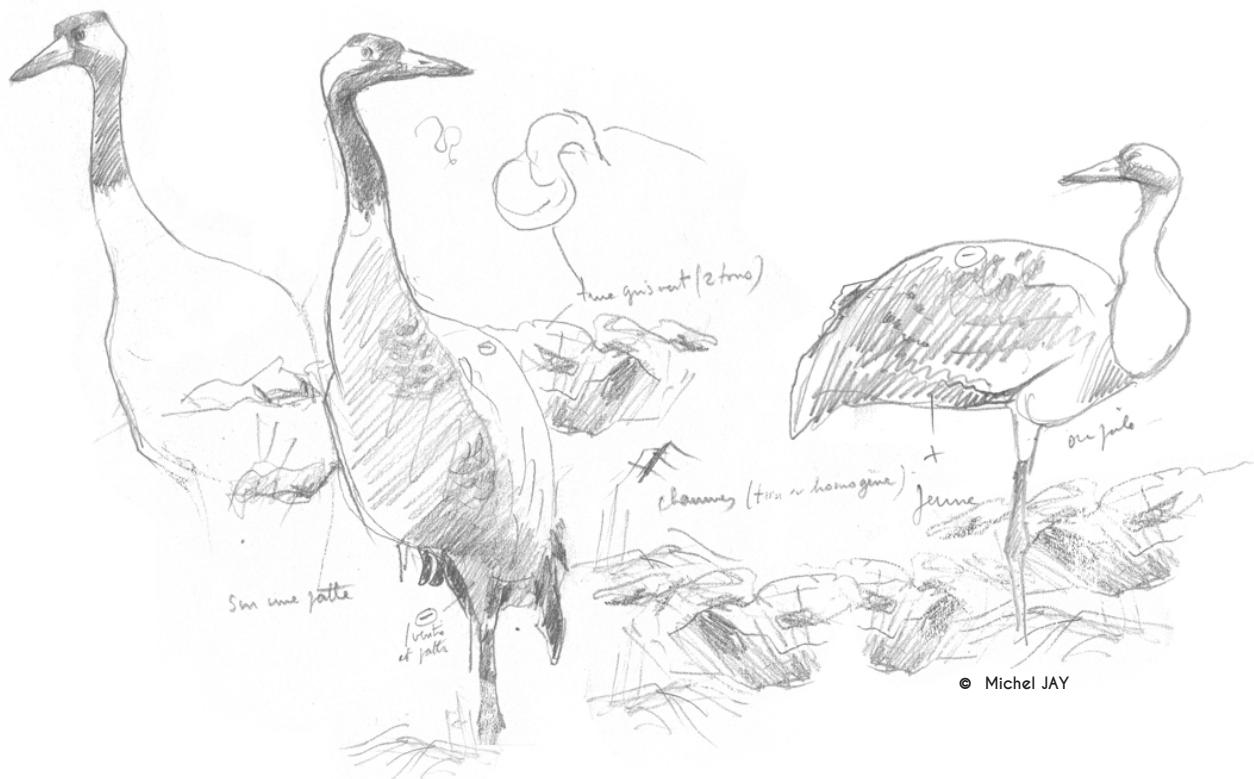
La Grue cendrée a commencé d'hiverner en Grande et Petite Camargue dans les années quatre-vingt-dix. Ses effectifs sont croissants depuis et atteignent désormais presque trente mille individus. Au bord d'un champ, sur le chemin du retour, un groupe de grues cendrées se nourrit dans des chaumes. Le jeune, terne, aux couleurs plus chaudes, n'est jamais loin de ses parents. Ils restent unis tout l'hiver. Le long du talus apparaît un renard magnifique à la fourrure épaisse. Il inspecte méthodiquement les ornières du champ en quête de proies. Les grues l'ont immédiatement repéré : elles se dressent, tendent le cou, crient et se montrent courroucées,

donnant l'impression de vieilles dames indignées ! Le renard, indifférent, poursuit

son chemin, traverse la route et disparaît derrière moi.



Balbuzard pêcheur hivernant posé au sol près de la route.



Famille de grues cendrées dans la terre retournée d'une rizière.

